

# Amitié, amour et fragilité : essai d'un cynisme nouveau

Mathieu Gauvin, *Université Laval*

*Il n'y a qu'un cynique qui puisse être idéaliste sans danger  
pour ses contemporains*  
André Maurois

Le texte qui suit rejoint mes préoccupations personnelles – et celles d'un grand nombre, à n'en pas douter – les plus importantes. C'est un désir de reconnaissance qui me pousse à le publier, reconnaissance par autrui de la concordance entre mes propos et la réalité.

Son thème central est la fragilité, celle de l'être humain, du psychisme, en lien avec l'amitié et l'amour, deux sentiments essentiels à l'état, fugitif ou permanent – là n'est pas ma préoccupation présente –, que l'on nomme en Occident « bonheur », bonheur associé à une vie pleine par opposition à la vie ascétique, qui est négation des jeux de la vie.

Comme les jeux de l'existence m'intéressent, je recherche ces sentiments, l'amitié et l'amour, dont j'ai besoin, je cherche à les vivre pleinement. La fragilité dont il sera question est d'abord la mienne, peut-être la vôtre, fragilité de cristal, fragilité d'une âme qui veut se connaître jusque dans la fibre, qui abhorre le prêt-à-porter du sentiment ; fragilité d'une âme atteinte de la maladie de la modernité occidentale, celle de l'authenticité, attendue mais impossible, semble-t-il, puisqu'elle exige une parfaite connaissance de soi. Or, de soi, il semble que nous ne puissions avoir qu'une image floue, comme un paysage impressionniste, car le devenir de la vie nous dit que nos calculs et nos arrêts ne correspondent jamais complètement à la réalité, bien que, de même qu'un tableau, ils puissent suggérer par métaphores sur ce qu'ils prétendent représenter. Et pourtant, en toute connaissance des failles d'une telle quête éperdue d'authenticité, je la poursuis, valétudinaire, car elle est recherche de vérité. Et non, je n'ai pas abandonné la recherche de la vérité.

*Fragilité et connaissance de soi*

Vérité sur soi et dans nos rapports à autrui. C'est la même chose. Pour se connaître soi-même, il faut nommer ce qui se trame en soi avec le plus de justesse possible, en tenant compte de la faiblesse de nos facultés, «trop humaines»; il faut chercher la plus grande adéquation possible entre le langage utilisé et le réel de la «plaine intérieure», pour parler comme l'écrivain Henri Michaux, que ce soit avec les mots, à travers un poème, un essai, un journal intime, ou encore avec un univers pictural, avec des images, en dessin, en peinture, ou bien, avec plus de succès que les deux autres peut-être, grâce à la musique, dont les variations révèlent et soulèvent toutes les tonalités de l'âme.

Nommer ce qui se trame en soi se fait sans détour et sans cachette, nommer cela suggère, implique nécessairement l'identification du beau et du laid, du sublime et du terrible, du glorieux comme du honteux; cela exige d'exposer à soi-même ses vices et ses vertus, sans mensonge, de se révéler à soi-même ses forces et ses faiblesses. Cet exercice requiert de se dévoiler à son œil contemplatif sous le jour de toutes réussites et de tous échecs, c'est-à-dire dans sa plus grande fragilité.

Parce qu'il est généralement exigé de nous, par exemple dans un contexte professionnel, d'être sûrs de nous-mêmes, et qu'on valorise l'intrépidité, l'initiative, le commerce, plus que la prudence, l'attente et la concorde, nous n'aimons pas ce type d'exercice qui nous montre sous le jour le plus vrai, où tous les artifices que nous déployons continuellement pour répondre aux attentes d'autrui, mal digérées en attentes que l'on a de soi-même, sont montrés dans leur vanité (c'est-à-dire dans leur caractère *vain*), où nous voyons que les personnages que nous jouons ne sont pas en harmonie entre eux et avec nos sentiments les plus profonds. Plus souvent qu'autrement, notre société rejette en bloc cet examen qui mène à la connaissance de soi, qui fait poindre le doute dans nos convictions ou illusions sur nous-mêmes et notre apparente sécurité. Apparente, oui, car les défauts dans l'armure sont bien réels et feront d'autant plus mal quand ils seront révélés à ceux qui les ignorent, volontairement ou non. «[...] security is mortals' chiefest enemy<sup>1</sup>», la sécurité est le

pire ennemi des mortels, disait Hécate, la reine des sorcières, à Macbeth : elle n'aurait pu dire mieux.

La connaissance de soi, dans un calcul en vue de bénéfices, rapporte donc, puisqu'elle permet de déjouer des impasses à l'avance et crée un espace pour un travail sur soi, sur ses faiblesses ou défauts (défauts de quelque chose, bien souvent), ou encore sur ses vices, avant qu'un grand problème n'advienne. C'est prévenir la guerre avec la paix, ou encore l'inondation avec une canalisation adéquate. Tout être humain a donc avantage, sous tous les aspects, même vilement économiques, à se connaître dans sa plus grande fragilité, à connaître ses défauts les plus intimes, les ressorts de son caractère qui demeurent les plus abscons, susceptibles, un beau jour, d'agir de manière inattendue, de produire de grandes... ou petites choses, au sens de « dénuées de grandeur ». Étrangement, accepter sa fragilité rend plus fort :

Constater la fragilité de l'homme ne conduit [...] pas à la résignation, bien au contraire, en nous mettant en contact avec ce que nous sommes vraiment en deçà de tous les masques aménagés, ce constat nous confère une nouvelle force qui nous permet d'empoigner la vie, d'y tracer notre voie unique et d'y faire entendre notre voix singulière<sup>2</sup>.

Pour être heureux, nous avons le devoir, semble-t-il, de voir le prisme de notre être dans son intégralité. Nous avons le devoir aussi de l'accepter, de l'*aimer*, ou, autrement dit, de le reconnaître tel qu'il est : cela est nécessaire à une juste évaluation de la réalité.

C'est sur la base d'une telle acceptation du réel qu'un travail sur notre être est possible, ce sur quoi insiste si justement Pierre Bertrand dans ses ouvrages intitulés *Éloge de la fragilité* et *Pour l'amour du monde*. Il dit à ce propos : « L'observation de soi (et d'autrui et du monde) se fait toujours dans l'étonnement amoureux. Seul ce dernier peut ouvrir l'esprit et le cœur pour permettre à ce qui est de se manifester librement et de pouvoir aller au bout de lui-même<sup>3</sup>. » Et c'est le cas pour toute chose, même pour la chose politique : ceux qui foulent son domaine doivent souvent passer par

la difficile épreuve que constitue l'affrontement de ses froides réalités, si loin des idéaux qu'ils voudraient voir se réaliser pour leurs frères et sœurs humains. Pourtant, c'est seulement après avoir fait cet apprentissage et après avoir appris à aimer cet aspect du monde qu'ils seront en mesure d'avoir un impact sur celui-ci. C'est seulement après avoir tâté de la matière politique franchement et à pleines mains comme on affronte un terreau difficile mais fertile qu'ils auront une juste idée de ses *résistances*, donc de ce qu'ils peuvent faire, de ce qu'ils peuvent y semer<sup>4</sup>.

Sur le plan personnel, c'est d'autant plus vrai : tous les problèmes humains se résolvent par une reconnaissance et une acceptation préalables du problème. Le seul cas des dépendances aux drogues et autres substances suffit à l'illustrer, mais il en est de même en éducation, où, pour améliorer ses processus d'apprentissage, il faut savoir se situer dans un certain cheminement, (re) connaître ses atouts et ses manques, tâcher de se donner une idée du chemin parcouru en vue de savoir où aller et comment y aller.

### *Fragilité et rapports avec autrui dans l'amitié et l'amour*

Je me risquerai maintenant à faire le pont entre la fragilité révélée par la connaissance de soi et nos rapports avec autrui, dans l'amitié et l'amour, trop brièvement, siffleront de rudes mais honnêtes langues. Je dirai avec Aristote<sup>5</sup> que la plus haute amitié, l'amitié véritable, consiste en un désir d'un bien mutuel pour l'autre, désintéressé, si on le compare à l'amitié fondée sur l'utilité ou l'amitié fondée sur le plaisir ou l'agrément. Rappelons que, de toute façon, l'amitié véritable englobe les critères de plaisir et d'utilité, sans toutefois en faire son centre. L'amitié est chez Aristote une vertu, vertu de celui qui est déjà vertueux : il y a nécessairement chez lui une nécessité, implication mutuelle entre connaissance de soi et amitié (et, par extension, dirons-nous, entre connaissance de soi et amour).

Procurer le bien à son ami ou à l'être aimé implique nécessairement une connaissance approfondie (ou, toutefois, une quête de connaissance) de sa personne, y compris de ses défauts, de ses contradictions. Le lecteur aura compris que l'ami ou l'amoureux

doit faire une recherche elle aussi empreinte d'«authenticité» pour la connaissance de l'être cher s'il souhaite sincèrement lui procurer son bien, que ce soit pour satisfaire un besoin ou pour lui procurer un plaisir plus grand encore.

Comment contribuer au bonheur d'un individu si nous n'en avons qu'une vision non seulement partielle, ce à quoi nous devons en quelque sorte nous résigner, l'Autre restant différent de soi-même, mais surtout, et cela est grave, fausse<sup>6</sup>? Nous ne pouvons rendre plus heureuse une personne qui ne se montre que sous un jour heureux, dans ses plus grandes – et souvent d'avance apparentes, quasi criardes – forces: la chose est impossible, et cette personne nous ment, tout en se mentant peut-être à elle-même. La personne passe alors pour débordante de forces auxquelles nous ne pouvons rien faire d'autre qu'applaudir. Nous sommes désarmés devant l'attitude de quelqu'un qui agit de la sorte. Jamais nous ne pourrions rendre une telle personne plus heureuse qu'elle ne l'est déjà, même si son bonheur est tout petit.

Cela n'est pas de notre faute, d'ailleurs. Une telle personne ne peut en toute justice nous critiquer avec amertume de n'avoir pas su cibler son bien. Chacun est responsable de son bonheur, c'est-à-dire de montrer ou non aux autres ce dont il a besoin, par l'éclat de sa fragilité. La connaissance de soi vient nécessairement d'un désir de vérité, et le bonheur se développe inévitablement, on l'a vu, grâce à l'acceptation et même l'amour de ce qui *est* tel quel. C'est le chemin du bonheur et de l'accomplissement de soi (deux termes qui désignent fréquemment la même chose): le magnanime chez Aristote, le généreux chez Descartes, le Surhomme chez Nietzsche<sup>7</sup>, tous doivent apprendre à *dire* et aimer ces aspects de leur être pour mieux vivre. Non seulement pour savoir se faire aimer bien, mais simplement pour se faire aimer, désir que nous cultivons tous du berceau à la tombe, il faut vouloir se comprendre soi-même, affronter ses démons et voir en pleine lumière qui nous sommes. Sinon, nous attendent des relations familiales, amicales et amoureuses superficielles, éphémères ou solides en apparence seulement, fossilisées dans un bonheur qui n'en est pas un, à la petite semaine, puisque plus personne ne sait viser avec justesse le bien d'autrui, chacun vise mal, produit l'effet contraire.

Ainsi, se faire aimer requiert une très grande ouverture envers autrui : c'est une ouverture qui montre l'individu tel qu'il est, sans orgueil (mais pas sans sa fierté, s'il en a), dans sa fragilité. Montrer sa fragilité est donc la base de toute relation avec autrui qui dépasse le cadre formel des relations axées sur les besoins matériels comme l'économie : il faut montrer certaines, voire toutes nos failles à l'autre pour qu'il nous comprenne et réagisse à nos joies, nos peines, nos manques, nos dons, avec empathie. S'ouvrir à ce point est cependant dangereux, comporte le risque de se faire blesser profondément, comme l'amoureux qui déclare, tout fébrile, ses sentiments à une femme, risque le rejet, terrible ressac du sentiment. Un grand défi de l'existence consiste, à mon sens, à choisir ce que nous voulons montrer selon la personne et les circonstances. Cela requiert beaucoup de discernement et un jugement que l'expérience seule peut affiner.

En considérant ces risques, nous pouvons affirmer que Jésus fut l'homme le plus fragile du monde pour tous les temps, puisque son amour pour autrui était inconditionnel, « *incalculé* », dirigé vers tous (ce qui depuis a souvent été qualifié d'erreur monumentale) et absolu. Cependant, malgré les dangers inhérents à cette ouverture, à ce dévoilement de la vérité, de la fragilité de son être, c'est seulement par elle que le rapport d'amitié ou d'amour, donc que le bonheur, est possible. Sans l'expression de ses sentiments, l'amoureux ne saura peut-être jamais s'il est aimé en retour. Sans une marque d'amitié, on en reste au plaisir ou à l'utilité.

Se montrer dans la nudité de sa fragilité, comme montrer son corps nu, d'ailleurs, exige une sorte d'abandon qui n'est compatible qu'avec l'amour lui-même. C'est seulement dans la mesure où l'on aime qu'un tel abandon est possible, sinon c'est la pornographie du sentiment et de l'âme, analogue à celle du corps, qui cache non une quête de connaissance de soi, mais la vanité, la pusillanimité ou le ressentiment.

C'est donc dans la mesure où l'on expose tant nos faiblesses que nos forces que nous sommes ouverts à l'amour ou à l'amitié de quelqu'un. C'est du moins ainsi que je juge les choses. Comme Pierre Bertrand dans les ouvrages susmentionnés, je me méfie des

invincibles, ceux qui, en surface, ne vivent aucune contradiction, ceux pour qui la vie est une ligne droite, pure ; je me méfie aussi de ceux qui rapetissent leur être à force de parler de leurs défauts, de s'apitoyer sur leur petitesse sans tenter de s'améliorer : ils se croient ainsi à moitié guéris ou pardonnés de leurs vices à force de nous les montrer<sup>8</sup>.

Je ressens l'amitié ou l'amour d'autrui dans la mesure où il ou elle se présente à moi dans la pureté de ses contradictions et cherche à comprendre et à aimer les miennes. Je ressens l'inimitié et la haine d'autrui quand il ou elle, se montrant semblable à une machine sans faille, et ayant perçu mes faiblesses, les utilise pour me blesser de la manière la plus mesquine et corrosive. Ce n'est pas sans raison que nous disons la haine si proche de l'amour : nul n'est plus haineux que celui ou celle qui, conscient de toute la fragilité de l'ancien objet de son amour, s'en sert maintenant pour le faire souffrir.

Il faut donc viser le juste milieu, entre la vanité et ses appareils et la petitesse de caractère ou pusillanimité, selon le nom qu'on voudra lui donner. La magnanimité telle que l'enseignait Aristote présuppose la juste connaissance de soi et est la seule qui permette le développement d'amitiés véritables. Ajoutons à cela l'amour véritable, si inaccessible à tant, malgré les apparences.

*Essai d'un cynisme nouveau : renouvellement d'un terme qualifiant des réalités bien ancrées en Occident*

C'est ainsi que je me fais l'apôtre d'un cynisme nouveau, notre cynisme à nous, occidentaux, dont de grands philosophes se sont faits les porte-parole jusqu'à maintenant. La désignation de cynique mérite une brève précision : elle alla d'abord, dans l'Antiquité, aux Grecs Antisthène (-445 / -366) et Diogène de Sinope (-413 / -323) – l'un ou l'autre en premier, selon les spécialistes. Le cynisme ancien était éminemment tourné vers la *praxis*, l'éthique, bien qu'il contint sa propre philosophie de la connaissance ; les cyniques vivaient leur philosophie, dont le but ultime était l'atteinte du bonheur grâce à trois grandes vertus socratiques : l'impassibilité, la fermeté d'âme et la maîtrise de soi. Ils cherchaient à retrouver l'être humain pur avec sa naïveté originelle et opéraient, pour ce faire, une nette distinction

entre *nomos* et *phusis*, entre la loi, la coutume (ou culture), et la nature. La coutume, ou culture, nous a éloigné, disaient-ils, de notre humanité, et ils cherchèrent à montrer le côté arbitraire de toutes les conventions humaines. Ainsi, ils remirent parfois en question des tabous terribles non pour inciter leurs contemporains à les transgresser, mais pour les interroger, les apostropher sur la place et le poids de ces conventions dans leur vie.

Les Grecs d'alors étaient à un point de leur histoire où ils croulaient sous les conventions, les superstitions et la petitesse d'esprit devenait progressivement la norme. Il fallait un mouvement puissant, même violent, pour les réveiller, pour les exhorter à se poser la fameuse question philosophique : « Qu'est-ce que l'homme ? » L'épisode très connu de la vie de Diogène de Sinope, où il se promenait en plein jour, muni d'une lanterne, en disant qu'il cherchait un homme, n'était pas pure provocation. Il s'agissait là d'une question philosophique rigoureuse.

Avec le temps, l'image d'abord positive du cynisme ancien a été édulcorée, voire perdue : l'absence de dogme absolu, d'organisation et de cohésion entre les cyniques, la popularisation du courant à la suite de la mort de ses grands représentants et surtout le fait que l'immense majorité des textes sur le cynisme dont nous disposons maintenant aient été écrits par des gens qui ne s'en sont pas réclamés ont permis aux ennemis du cynisme ancien de le diffamer, d'en créer une image factice et repoussante, grossière et souvent complètement dérisoire (qui fait que le qualificatif « cynique » est encore souvent utilisé aujourd'hui avec une connotation péjorative)<sup>9</sup>.

Le cynisme occidental rappelle celui de l'Antiquité par le dépouillement qu'il implique ; celui que je chéris n'est pas tant le dépouillement matériel ou idéologique, l'appel à un retour à la nature, que le dépouillement du cœur. Aucune mesquinerie : voilà le but. Ce désir de dépouillement devient naturellement une quête d'authenticité qui ne cherche pas à imposer, mais à proposer des explications ou interprétations de la trame des passions humaines, souvent à tort négligée par les philosophes, délaissée au profit de la psychologie. C'est nécessairement un « je » qui s'exprime, car il est une exposition directe, plus pure, de la personne qui parle. Le « je »



indispose souvent, l'auteur derrière le texte transparaisant plus fortement, ce qui, en des temps où certains s'imaginent que l'atteinte d'une objectivité désincarnée constitue le but (unique) de la philosophie, ne correspond pas au dogme. Montaigne, La Rochefoucauld, Rousseau, Nietzsche, ne partagèrent pas cet *idéalisme*, mais l'idéalisme de la vérité envers soi-même. À leur manière ils furent cyniques. Et moi de même. À l'instar de Pierre Bertrand, mon cynisme consiste à faire un éloge de cette fragilité, fragilité d'abord mienne, que je dévoile, non sans humour parfois, dans ma vie, imparfaitement certes, n'étant pas un parangon de vertu, mais non sans bonne volonté. Et il me fallut une certaine forme d'amour pour partager cette réflexion libre et m'exposer ainsi.

- 
1. Dans la cinquième scène du troisième acte de *Macbeth*, pièce de théâtre de William Shakespeare.
  2. Pierre Bertrand, *Éloge de la fragilité*, Montréal, Liber, 2000, p. 149.
  3. *Ibid.*, p. 138.
  4. D'où la popularisation, chez ceux qui en ont l'expérience, de l'idée selon laquelle la politique est l'art du possible.
  5. En m'inspirant de l'*Éthique de Nicomaque*, particulièrement des livres VIII et IX.
  6. Une connaissance partielle est-elle nécessairement fautive? Posons donc la question aux arts figuratifs, pictural et plastique, à savoir si ce qu'ils nous disent du monde est faux.
  7. Dans l'*Éthique de Nicomaque* chez le premier, dans *Les passions de l'âme* chez le second et dans *Ainsi parlait Zarathoustra* chez le troisième.
  8. Sans toutefois les condamner hâtivement, ne connaissant pas tous les détails de leur vie. Cette méfiance n'a rien de péremptoire et se garde bien de vouloir commander la manière de sentir et d'être chez les autres. Toutefois, considérant tout ce que j'ai avancé précédemment, elle se trouve justifiée. C'est aux autres de voir s'ils ressentent la même *logique du sentiment* que moi. Si elle est différente, la comparaison ne fera que m'enrichir de perspectives nouvelles.
  9. Ces trois paragraphes donnent une idée générale de ce que fut le cynisme ancien; le but de ce texte n'est évidemment pas d'en faire un portrait complet.